



Abir Mukherjee

le soleil rouge de l'Assam



So British

Audiovisuel

Podcast **C'est à lire**, Bernard Poirette, 24 février 2023 : <https://www.bernardpoirette.fr/>

Podcast **Des polars et des notes**, 24 février 2023 : <https://www.radioevasion.net/2023/02/23/des-polars-et-des-notes-98-un-monde-de-reve/>



SPÉCIAL POLAR

Le sacre du printemps : notre prix a vingt ans!

Lauréats d'hier, Victor Guilbert, Abir Mukherjee, Arnaldur Indridason et Giancarlo De Cataldo font leur retour en librairie.

PAR JULIE MALAURE

Victor Guilbert, bille en tête (2022)

«Jusqu'au bout j'ai cru que c'était faux. Et comme en plus ça tombait un premier avril, je me suis même dit: si ça se trouve, c'est une gigantesque blague...» Il y a un an, Victor Guilbert recevait le prix *Le Point* du Polar européen pour *Terra Nullius*, la deuxième enquête de son inspecteur lunaire, Hugo Boloren, qui se distingue particulièrement par «sa bille». Chaque fois qu'un mystère apparaît, une bille métallique lui vrille le crâne. Une métaphore? Pas sûr. La bille l'habite. Il la redoute et ne connaît de repos que lorsqu'elle fait «ding». C'était le cas dans la résolution de l'affaire d'un assassinat d'enfant dans la gigantesque décharge située à la frontière franco-belge dans *Terra Nullius*. La bille revient à la charge dans *Brouillards*. Le flic a quitté la PJ pour devenir zythologue, «c'est comme un œnologue, mais pour la bière», explique-t-il. Moins pour fuir les enquêtes que les tourments de sa bille. Jusqu'à ce que le devoir le rattrape.

Marcel Marchand, alias «Mama», un agent de la DGSE infiltré à New York, est assassiné. Mama, un physionomiste de génie, mémorisait les profils d'espions rebaptisés d'un surnom (le blond au nez crochu: Merlin; le grand Noir: Galapagos), et a griffonné le nom de «Boloren» avant de rendre son dernier souffle dans la loge d'un accessoiriste de théâtre trisomique et bégue. Notre inspecteur part pour la Big Apple avec Mathilde, enceinte, parce qu'«un couple en voyage à New York, c'est moins suspect qu'un zythologue qui part tout seul». Destination Broadway où se joue, outre cette intrigue, la *Bérénice* de Racine version hip-hop... L'ensemble tient de la cour des Miracles ou d'une malle à déguisements baroques. Peut-être à l'image de la vie de Victor Guilbert, dramaturge, romancier, concepteur-rédacteur et ex-plume pour un site de sex-toys suédois de luxe.

Dans le brouillard de l'enquête, et celui qu'il s'abat sur Manhattan, des clins d'œil à Albert Camus, Romain Gary ou Alfred Jarry et des trouvailles savoureuses à la pelle: «Je n'aime pas l'avion. Il rend le voyage



invisible», «La véritable incompréhension, c'est sa sincérité qui semble authentique», «Mon air innocent n'est la preuve de rien, peut-être même du contraire». Ou encore, niché au chapitre «Nine», entre le «Huit» et le «Dix», une vérité éternelle: «On ne résout pas tous les problèmes à coups de cacao.» ■

Brouillards, de Victor Guilbert (Hugo, 320 p., 19,95 €, parution le 5 avril). Le prix du Polar 2022, en poche: *Terra Nullius* (J'ai Lu, 352 p., 8,50 €).

L'attaque parfaite d'Abir Mukherjee (2020)

Son premier roman, *L'Attaque du Calcutta-Darjeeling*, a aussi été son premier prix littéraire reçu à l'étranger. Et, si «ça compte», nous explique-t-il, c'est précisément parce que rencontrer le succès hors Grande-Bretagne pour un sujet qui traite de l'histoire coloniale de la



ALAIN SCHROEDER/REA POUR «LE POINT» - «BASSO CANNARSA/PALE PHOTO



Grande-Bretagne, «*ce n'était pas gagné*»! Mukherjee, Écossais de Glasgow âgé de 49 ans, est le descendant du deuxième avocat indien à avoir exercé en Afrique du Sud, Gandhi ayant été le premier. Sa famille, «*très libérale*», de la caste des brahmanes, est originaire de la région du Bengale. Il a créé un drôle de duo d'enquêteurs: le capitaine britannique Sam Wyndham, ancien détective de Scotland Yard et opiomane débarqué en Inde, et le sergent Banerjee, un Indien éduqué et brillant.

La série démarre en 1919 pour se poursuivre à raison d'un volume par an (le quatrième, *Le Soleil rouge de l'Assam*, se déroule en 1922), au fil d'intrigues qui mêlent la politique, l'histoire et les cultures indiennes. Son «*astuce*», comme il dit, consiste à «*utiliser l'histoire comme analogie avec ce qui se passe actuellement*». Il a écrit ce quatrième tome gorgé de la «*colère post-Brexit*» de voir «*les Britanniques dans une réaction de peur face aux étrangers, aux émigrés*». Très loin du pays qu'il connaît, «*tolérant*», «*ouvert*», «*qui a donné à [son] père et à [sa] mère des opportunités qu'ils n'avaient pas dans leur propre pays*». C'est cette Grande-Bretagne-là qu'il aime célébrer. Celle où: «*Quelle que soit votre couleur de peau, vous pouvez devenir Premier ministre!*» Rishi Sunak ne dirait pas le contraire, et Mukherjee nous fait remarquer que c'est une autre paire de manches en France... Sa double culture lui a, en outre, toujours permis de voir «*plus large*»—«*Lorsque vous faites partie d'une minorité, vous savez qu'il y a une autre facette de l'histoire que celle qu'on vous enseigne à l'école*», dit-il—et donc de se gausser des deux bords. Et, si l'écriture lui est une thérapie, le choix du polar permet de passer directement au meurtre. Il prend pour victimes «*des personnes représentatives d'une cause et d'une vision avec lesquelles [il est] en désaccord*». Par exemple, un certain Macaulay, le premier macchabée dans *L'Attaque du Calcutta-Darjeeling*. «*C'est le nom de l'homme responsable de l'introduction de l'enseignement britannique en Inde.*» Assassiné dans une fiction par Abir Mukherjee, pour porter un coup à la notion de «*supériorité britannique*»! La plume, plus forte que l'épée ■

Le Soleil rouge de l'Assam, d'Abir Mukherjee. Traduit de l'anglais par Fanchita Gonzalez Battle (Liana Levi, 416 p., 21 €).
Le prix du Polar 2020 en poche: *L'Attaque du Calcutta-Darjeeling* (Folio policier, 464 p., 9,20 €).

2003 - 2023, des lauréats en or

2022 Victor Guilbert, *Terra Nullius*

2021 Jurica Pavicic, *L'Eau rouge*

2020 Abir Mukherjee, *L'Attaque du Calcutta-Darjeeling*

2019 Tim Willocks, *La Mort selon Turner*

2018 Malin Persson Giolito, *Rien de plus grand*

2017 Hannelore Cayre, *La Daronne*

2016 Olivier Norek, *Surtensions*

2015 Sascha Arango, *La Vérité et autres mensonges*

2014 Hervé Le Corre, *Après la guerre*

2013 Petros Markaris, *Liquidations à la grecque*

2012 Victor del Arbol, *La Tristesse du samouraï*

2010 Pierre Lemaitre, *Cadres noirs*

2009 Philip Kerr, *La Mort, entre autres*

2008 Arnaldur Indri-dason, *L'Homme du lac*

Livres

Polar : Abir Mukherjee explore les deux visages de l'Inde sous domination britannique

Christine Ferniot

Publié le 24/02/23



Avec les enquêtes du capitaine Wyndam et du sergent Banerjee, il raconte l'Inde du régime colonial britannique. Traduit dans seize pays, l'écrivain écossais se distingue par son humour teinté de cynisme et sa façon de mêler politique et société à ses intrigues.

Né dans une famille d'immigrés indiens, élevé entre Londres et surtout Glasgow, Abir Mukherjee (né en 1974) a compris très jeune qu'il ne servait à rien de s'énervier vis-à-vis des Anglais pur jus qu'il côtoyait chaque jour. Pour répondre à leur arrogance, leur racisme et leur façon bien à eux de réécrire l'histoire coloniale, il fallait jouer avec d'autres armes. Le roman policier historique teinté d'humour allait devenir son meilleur atout.

Abir Mukherjee grandit dans les livres, se nourrit de polars écossais issus du mouvement du « Tartan noir », tels **Ian Rankin**, **Val McDermid** ou **Denise Mina**. Par conséquent, l'idée d'écrire une série située au temps de l'Empire et du régime colonial britannique lui trotte très jeune dans la tête. Mais il prend son temps. Le jeune homme, dont les racines familiales sont à Calcutta, fait d'abord des affaires à la City, « *un peu le genre Richard Gere dans Pretty Woman* », précise-t-il en riant franchement. Il conserve de cette expérience une élégance très anglo-saxonne et une posture chic dont il ne se départit jamais. Même lorsqu'il fait largement honneur à l'armagnac français dans certains festivals du Sud-Ouest.



Quand il écrit son premier livre, *L'Attaque du Calcutta-Darjeeling* (éd. Liana Levi), Abir sait déjà que son projet sera long puisqu'il commence une série policière allant du début des années 1920 à 1947. Il envisage donc d'écrire un roman par an. Son père, sa mère, ses grands-parents, ont connu ces années du RAJ (régime colonial britannique), vécu à Calcutta, subi la grande famine du Bengale en 1943. Ils ont raconté leur vie quotidienne et difficile au

jeune homme qui continue de se rendre à Calcutta où sa mère vit une bonne partie de l'année.

Il note, se nourrit aussi de documentation avant de bâtir ses premières intrigues autour de deux héros qui sont les deux visages du pays. À la fois opposés et complémentaires, ils doivent travailler ensemble. D'un côté, le capitaine Wyndham, pur produit britannique qui débarque à Calcutta sans aucune connaissance du pays. De l'autre, le sergent Banerjee, fils de bonne famille bengali éduqué à Cambridge.

De Calcutta à Brick Lane, le souffle du polar indien

🕒 3 minutes read

Pour tenir le rythme de parution, Abir Mukherjee doit faire évoluer ses personnages et composer des fictions qui se renouvellent chaque fois. Après avoir fait connaissance de Wyndham et Banerjee, joué de leurs oppositions, le romancier les peaufine. Dans ce monde indien qui pense de plus en plus à l'indépendance, ces deux « serviteurs » du RAJ croient de moins en moins en l'avenir anglais à l'heure où Gandhi prône la désobéissance civile.

Wyndham plonge dans l'opium et finit, dans le quatrième épisode (intitulé *Le Soleil rouge de l'Assam*), par se rendre dans un ashram pour se désintoxiquer. Auparavant, dans *Les Princes de Sambalpur*, les lecteurs plongeaient dans le quotidien des petits royaumes de l'Inde et les harems des maharajahs. Le romancier aborde à la fois des sujets « sérieux », politiques, sociaux, tout en composant des intrigues policières avec crime et élucidation.

Abir Mukherjee est lu avec enthousiasme en Inde parce que, dit-il, « *je ne m'excuse de rien* », parlant de la société, des racismes et des peurs vis-à-vis de l'étranger, quel qu'il soit. Mais surtout, l'auteur cultive un humour teinté de cynisme qui enchante ses romans. Traduit dans seize pays, il est maintenant attendu chaque année avec un nouvel opus mais va s'accorder des vacances en écrivant un thriller contemporain « *à l'américaine* », avant de retrouver son duo.

Son plus grand plaisir : ne pas savoir ce qu'il va raconter et se laisser porter. Mais, parfois, il s'inquiète, explique-t-il, pince-sans-rire, craignant de ne pas arriver au bout de son projet : « *Je vis près de Glasgow, et là-bas, on ne boit pas que de l'eau et on ne mange pas de légumes. Pas le meilleur régime qui soit pour vivre vieux !* »

Le Soleil rouge de l'Assam, Abir Mukherjee. Traduit de l'anglais par Fanchita Gonzalez Battle. Éd. Liana Levi.

Christine Ferniot



Conan Doyle est indien

IMPÉRIAL Abir Mukherjee met en scène à Calcutta un duo de détectives perspicaces et drôles

Lorsque, adolescent, il annonça à son père qu'il voulait devenir écrivain, celui-ci lui conseilla de choisir un métier sérieux. Quand il demanda conseil à ses professeurs d'anglais, ces derniers lui prédirent que jamais il ne pourrait vivre de sa plume et qu'il se retrouverait, comme eux, à enseigner à des élèves médiocres. Abir Mukherjee se lança donc dans la finance, avec toujours la petite musique de l'écriture lui trottant dans la tête. Ce n'est qu'à 40 ans, après avoir lu une interview de l'écrivain Lee Child racontant qu'il avait écrit son premier livre à... 40 ans, que se produisit le déclic. Il acheta les ouvrages de Child, estima que c'était à la fois drôlement bien trousse et simple, et décida de ne plus attendre.

En huit ans, Abir Mukherjee a changé de vie, est devenu écrivain, est traduit dans quinze langues et a rencontré le succès. Ses parents, indiens, sont venus vivre en Écosse dans les années 1960. Lui habite pas très loin de Londres, à la campagne, avec sa femme et ses deux fils. Ses enquêtes sont le fruit de sa double culture, de sa double appartenance.

Énigmes retorses

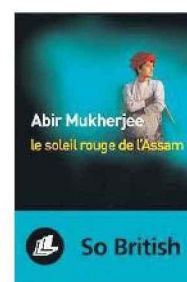
Il adore les polars, et c'est donc tout naturellement vers ce genre qu'il s'est tourné pour imaginer cette série qui raconte l'histoire de l'Inde, des années 1920 à son indépendance, en 1947. Ses Sherlock et Watson s'appellent Sam Wyndham et Satyendra Banerjee. Le premier



Abir Mukherjee. BASSO CANNARSA/OPALE

est anglais, le second indien, ils sont amis et partagent même un appartement ensemble à Calcutta. Mais dans ce nouveau titre, *Le Soleil rouge de l'Assam*, nous oscillons entre deux époques, le Londres de 1905, où Wyndham faisait ses débuts à Scotland Yard, et l'Inde de 1922, où le même Wyndham, devenu accro à l'opium, doit suivre une cure de désintoxication. Mais voilà qu'une mort suspecte fait se catapulte les deux époques, un homme ressurgi du passé, une pure ordure que personne ne regrettera. Wyndham commence à mener son enquête, rejoint par son acolyte Satyendra venu lui prêter main-forte. On ne peut que tomber sous le charme de ces deux détectives, apprécier leur humour, se passionner pour la toile de fond historique que nous

dépeint Abir Mukherjee, tenter de trouver la résolution de ses énigmes retorses... ● P.F.



LE SOLEIL ROUGE DE L'ASSAM
ABIR MUKHERJEE, TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR FANCHITA GONZALEZ BATLLE,
ÉDITIONS LIANA LEVI,
416 PAGES, 21 EUROS.



7 polars pour bien finir l'hiver

Ces sept polars lus et approuvés vous feront voyager de l'archipel de Stockholm à un ashram de l'Assam, en passant par les étendues sauvages de l'Argentine. A moins que vous ne préfériez frissonner dans un contexte plus quotidien, tel qu'une formation sur Zoom...



7 nouveaux polars pour bien finir l'hiver (Istock)

Par **Isabelle Lesniak**

Publié le 28 févr. 2023 à 14:28 | Mis à jour le 1 mars 2023 à 12:17

De Michel Bussi à Camilla Grebe, les grands noms du polar font preuve d'une imagination débordante à l'occasion de leur retour très attendu. Saurez-vous démêler le vrai du faux dans les redoutables intrigues qu'ils nous ont concoctées ?

Trois vies par semaine, de Michel Bussi : je est un autre

Michel Bussi a toujours été inspiré par la chanson française. Cette fois, c'est au groupe Indochine qu'il emprunte son titre en en modifiant un mot (*Trois nuits par semaine* est devenu *Trois vies par semaine*) pour mieux coller à l'intrigue. Celle-ci repose sur l'inexplicable identité multiple du héros dont le corps vient d'être retrouvé dans la vallée de la Meuse, au cœur des Ardennes. Dans sa voiture figurent trois permis de conduire appartenant à trois conducteurs ayant la même photo d'identité : Renaud Duval (ingénieur de profession), Hans Bernard (transporteur routier) et Pierre Rousseau (danseur).

De quoi décontenancer la capitaine Katel Marelle qui découvre au fil de son enquête que ce même homme aux yeux gris se débrouillait pour mener trois existences dans trois lieux éloignés avec trois amoureuses qui s'imaginaient uniques. Qui tire les ficelles dans cet imbroglio ? La présence improbable de marionnettes dans la vie des protagonistes ajoute au sentiment de trouble. Conteur hors pair, l'ex-géographe normand s'en donne à cœur joie pour brouiller les pistes, croiser les récits, varier les points de vue et changer de décors. Comme toujours, son histoire est à la fois alambiquée et haletante, truffée de plaisantes références : des poèmes de Rimbaud aux réminiscences de la Tchécoslovaquie communiste.

Presses de la Cité : 456 pages, 22,90 euros.



(DR)

L'Enigme de la stuga, de Camilla Grebe : le mystère de la dépendance close

Connaît-on vraiment les membres de sa famille ? La question occupait déjà Camilla Grebe dans *L'Horizon d'une nuit*, dans lequel l'héroïne, à la tête d'une famille heureuse et recomposée, en venait à soupçonner son nouvel époux à la suite d'un événement dramatique. Dans ce nouveau thriller psychologique, le doute est encore plus cruel puisque c'est à propos de ses propres enfants, des jumeaux, que la narratrice Lykke Andersen se pose de terribles questions. Son univers bascule en une nuit, d'un paradis dans une magnifique maison de campagne au cauchemar carcéral, quand Harry et David se retrouvent accusés du meurtre de leur amie, Bonnie. Son cadavre a été retrouvé dans

la stuga, la petite dépendance de la résidence, dans laquelle les trois jeunes passaient la nuit. Or, l'annexe était fermée à clef de l'intérieur et la fenêtre n'était pas ouverte.

Lykke va relire ses classiques en matière de mystères de chambre close pour comprendre ce qui a pu se passer et confronter sa vérité huit ans plus tard, à celle de l'inspecteur qui a (mal) géré l'affaire, lorsqu'elle se retrouve à son tour en détention pour l'assassinat de son mari. Narration plurielle, double temporalité, chapitres courts et haletants : l'auteure du *Journal de ma disparition* revient à son meilleur niveau dans cet excellent page-turner qui permet, au passage, de retrouver d'anciens personnages et **de plonger dans les arcanes de l'édition scandinave**.

Traduit du suédois par Anna Postel, Calmann-Lévy, 450 pages, 22,90 euros.

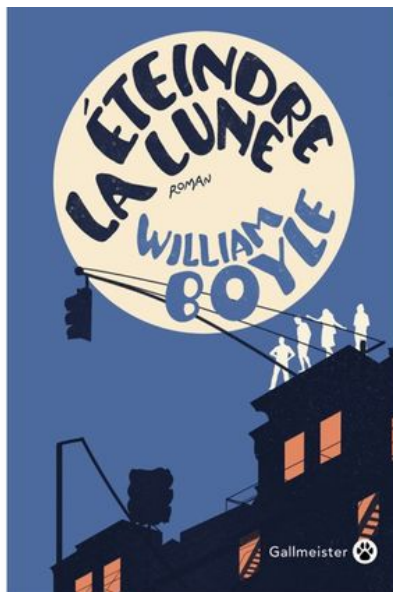
La lisière, de Niko Tackian : l'ombre de l'Ankou

Romancier, scénariste et réalisateur français (*Alex Hugo* sur France 2, notamment, en collaboration avec Franck Thilliez), Niko Tackian continue son exploration de l'âme humaine et des méandres du cerveau avec ce nouveau thriller psychologique choc. Après les montagnes alpines (*Avalanche hôtel*) et les îles paradisiaques (*Respire*), c'est dans les forêts mystérieuses des monts d'Arrée qu'il campe son récit. Hanté par l'Ankou et les croyances populaires, gorgé d'humidité, le « noir pays » breton est le cadre idéal pour des esprits torturés, avec son improbable lac de l'ancienne centrale nucléaire de Brennilis.

Alors qu'ils traversent de nuit ces landes fantomatiques, Vivian, Hadrien et leur fils Tom sont contraints de faire un stop après avoir ressenti un choc sous la voiture. Le père sort du véhicule pour constater les dégâts, le fils part faire pipi un peu plus loin et... plus aucune nouvelle d'eux. Après quelques minutes, la mère commence à s'inquiéter et finit par descendre les chercher, pour se retrouver chassée par un homme armé d'une hache. Elle en réchappe de justesse et fait une déposition à la police de Carhaix mais les forces envoyées sur les lieux reviennent bredouilles : aucune voiture et pas de marques probantes de présence humaine.

Vivian ne peut compter que sur ses propres forces et le pouvoir de suggestion inattendu de ses rêves pour tenter de démêler ce qui se trame. Comme dans *Avalanche Hôtel*, l'auteur s'amuse à nous promener entre rêve cauchemardesque et réalité décalée pour nous faire perdre nos repères et douter de chacun des protagonistes, dans un environnement spectral propice à la confusion...

Calmann-Lévy, 350 pages, 19,90 euros.



(DR)

Eteindre la lune, de William Boyle : Brooklyn stories

A l'ombre du pont Verrazano, tout le Bay Ridge de l'enfance de William Boyle se cherche, se croise et s'entrechoque dans ce joli roman noir dans la lignée de *La cité des marges*, **aujourd'hui publié en poche (Totem)**. Dans cette enclave catholique très authentique du sud-ouest de Brooklyn, connue pour ses pizzas et sa communauté de grands traumatisés, les destins de dealers, de tueurs à gage, d'ados paumés et d'apprentis écrivains se retrouvent mêlés par un enchaînement aussi improbable que tragique...

Tout commence avec la pierre que Bobby, quatorze ans, lance au hasard depuis le surplomb de l'autoroute sur une voiture conduite par une jeune conductrice. Elle perd le contrôle du véhicule et meurt sur le coup. Cet accident va influencer l'existence de l'adolescent mais aussi des proches de la victime et durablement marquer un quartier dans lequel tout le monde se connaît et entretient des relations plus ou moins forcées. Les chapitres permettent de suivre une formidable brochette de personnages que Boyle dessine à la manière d'un Balzac contemporain new-yorkais, jusqu'à une scène finale de fusillade en huis clos que ne renierait pas Quentin Tarantino.

Traduit de l'américain par Simon Baril, Gallmeister, 415 pages, 24,80 euros.

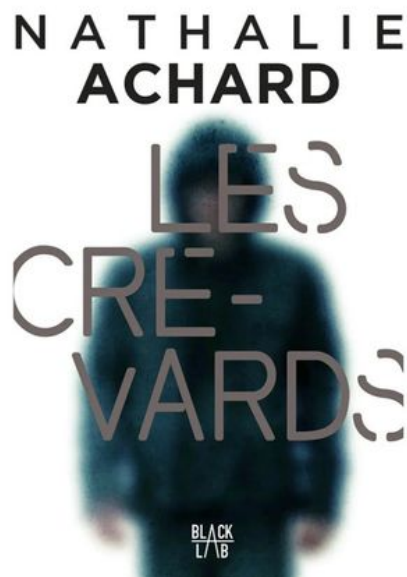
Le soleil rouge de l'Assam, d'Abir Mukherjee : un Anglais sous les tropiques

Sam Wyndham est de retour aux affaires mais il n'est pas très en forme pour autant. En cet hiver torride de 1922, le capitaine de Calcutta est venu se désintoxiquer de son addiction

à l'opium dans un ashram au coeur de l'Assam. Tisanes infâmes, vomissements forcés, suées, convulsions, syndromes de manque caractéristiques du « rhume de l'opium » : comme s'il n'avait pas suffisamment à faire avec sa cure, le voilà confronté à un fantôme maléfique de son passé londonien en la personne de Caine-Carter, un truand qu'il avait côtoyé dans l'East End près de vingt ans plus tôt, et se retrouve réincarné en homme d'affaires influent en Inde.

La mort douteuse d'un Belge également soigné à l'ashram va marquer la fin du repos pour Wyndham. Les allers-retours entre l'Inde coloniale des années 1920 et le Londres antisémite du début du siècle rythment le livre particulièrement bien documenté. Les deux périodes et les deux ambiances sont décrites avec force détails et finissent par se rejoindre dans quelques caractéristiques que l'auteur dénonce : xénophobie, compromission du système avec les puissants, difficulté à s'émanciper pour ceux qui ne font pas partie de la caste dominante. L'enquête est classique mais les personnages sont si bien croqués et les atmosphères si justement rendues que tous les lecteurs y trouveront leur compte.

Traduit de l'anglais (Ecosse) par Fanchita Gonzalez Batlle, Liana Levi, 416 pages, 21 euros



(DR)

Les crevards, de Nathalie Achard : snuff movie sur Zoom

Et si la formation que vous suivez à distance sur Zoom se transformait en un terrifiant snuff movie, dans lequel tous les participants se faisaient agresser en direct dans l'impuissance générale ? Eric a longtemps été DRH chez un important courtier d'assurances avant de se reconvertir dans la formation à la communication. Il dirige ses sessions à domicile, depuis son bureau aménagé dans le grenier de la confortable demeure qu'il partage avec son épouse, elle aussi passée à son compte en tant que coach, et ses deux jumeaux, adolescents.

Ce vendredi matin se présente comme une matinée comme les autres, à peine plus tendue que d'habitude en raison d'enjeux particuliers à de certains membres de la famille : la mammographie qui terrifie Madame, la clôture d'une semaine de formation éprouvante pour Monsieur. Après quelques exercices de respiration pour se détendre et un recours à la méthode Coué pour se persuader qu'il est le boss et peut gérer, Eric se



Abir Mukherjee poursuit sa série ambitieuse se déroulant dans l'Inde sous domination britannique, avec une double intrigue, entre tensions coloniales et antisémitisme.

On retrouve le capitaine Sam Wyndham, le narrateur à l'humour caustique, accompagné de son adjoint, Sat Banerjee, un jeune brahmane éduqué à Cambridge.

Abir Bhattacharya/Adobe



Fumée trouble dans l'empire du Raj



Le Soleil rouge de l'Assam

d'Abir Mukherjee

Traduit de l'anglais

par Fanchita Gonzales Battle

Liana Levi, 416 p., 21 €

« **C'**est arrivé sur le quai. Comme un coup de tonnerre. Une décharge électrique de terreur. » Le capitaine Sam Wyndham, de la police impériale britannique, arrive à Jatinga en Assam (nord de l'Inde) en février 1922 pour se défaire de son addiction à l'opium dans un ashram réputé pour sa thérapeutique à base de plantes amères et de brumeuses méditations. À peine débarqué, il croise la silhouette d'un homme censé être mort il y a presque vingt ans à Londres... Ses hallucinations le poursuivraient-elles jusqu'ici ?

Après *L'Attaque du Calcutta-Darjeeling*, *Les Princes de Sambalpur* et *Avec la permission de Gandhi*, Abir Mukherjee poursuit sa série ambitieuse se déroulant dans les années 1920 dans une Inde sous domination britannique et qui lorgne

vers son indépendance. Sam Wyndham en est le héros et le narrateur à l'humour caustique. À ses côtés, son adjoint, Sat Banerjee, un jeune brahmane éduqué à Cambridge, aussi délicat que pugnace.

Le lien entre les deux intrigues se dénoue lentement au fil de ce récit haletant, porté par l'écriture précise et romanesque.

Dans ce nouvel opus, Abir Mukherjee entrecroise habilement deux histoires qui nous font tanguer entre la ville désolée et étouffante de Jatinga, et le quartier interlope et miséreux de Whitechapel, à Londres, dix-sept ans plus tôt, en 1905. C'est là que Wyndham, alors tout jeune agent de police, a découvert la femme qu'il aimait sauvagement assassinée. Les soupçons se portent aussitôt sur Vogel, juif et

pauvre, bouc-émissaire idéal dans une Angleterre en proie à un antisémitisme rampant...

Le lien entre les deux intrigues se dénoue lentement au fil de ce récit haletant, porté par l'écriture précise et romanesque d'Abir Mukherjee qui tisse l'histoire politique et coloniale avec une enquête policière de haute volée. Se débattant dans les affres du sevrage, Wyndham voit sa vie chanceler, rattrapé par un passé qui le hante et un présent enténébré où les cadavres d'expatriés blancs s'amoncellent et les étourneaux se suicident en se jetant au sol comme des grêlons... L'arrivée du fidèle Sat Banerjee viendra dissiper les brumes qui empoisonnent l'âme du capitaine. « *Curieux, n'est-ce pas de confier une enquête à un Indien. Mais cela vaut la peine ne serait-ce que pour prendre le thé dans un club de messieurs anglais.* »

Laurence Péan

Abir Mukherjee sera l'un des invités de la 19^e édition du festival Quais du polar qui se tient du 31 mars au 2 avril à Lyon. Rens. : quaisdupolar.com



Menu



Accueil / Culture / Livres

Inde

Jeudi polar : «Le Soleil rouge de l'Assam», opium et esprits mauvais

Dans le quatrième volet des aventures du capitaine Wyndham dans une Inde rongée par les tensions de classe, Abir Mukherjee nous embarque dans un étrange ashram de l'Assam.



Un riche marchand anglais dans un palanquin, en Inde en 1922. (Ann Ronan Picture Library/Photo12. AFP)

par [Alexandra Schwartzbrod](#)

publié aujourd'hui à 8h25

Confessons-le : nous n'avions jamais lu Abir Mukherjee. Nous n'en sommes pas fière, ses trois premiers romans se sont retrouvés noyés sous la masse des polars à lire. Et bien, désormais, nous guetterons sa production avec impatience. Car *le Soleil rouge de l'Assam* (Liana Levi) est un grand, un très grand polar. A l'aide d'une intrigue très habilement ficelée, ce fils d'immigrés indiens grandi en Ecosse nous raconte l'Inde coloniale des années 1920, à un moment où l'emprise britannique sur le pays commence à être contestée, tout en nous transportant par flash-back dans les quartiers miséreux de Londres au début du siècle dernier. Et notamment dans ce district de Whitechapel où vivaient les juifs fuyant la misère et les persécutions de leurs pays d'origine. «*Des milliers d'immigrés entassés dans un espace prévu pour des centaines, souvent à cinq ou six dans une seule pièce et dormant à tour de rôle. Les Juifs avaient même une expression : «Dormez vite, nous avons besoin des oreillers.»*» Abir Mukherjee aurait pu se perdre dans ce mélange des époques, des cultures et des milieux sociaux, les rebondissements sont au contraire tricotés avec une finesse et un romanesque qui nous embarquent jusqu'au bout. Le tout magnifiquement traduit par Fanchita Gonzalez Batlle qui s'est malheureusement éteinte le 21 février dernier à l'âge de 85 ans.

Le héros est un ancien officier de Scotland Yard, traumatisé par la première guerre mondiale qui lui a tout pris, ses amis tombés au front et sa femme morte de la grippe espagnole. Est-ce la raison de son addiction à l'opium ? Sans doute. Le capitaine Wyndham est en tout cas dans un sale état quand il intègre un ashram dans les collines de Cachar, «*un endroit perdu au fin fond de la lointaine province de l'Assam, à trois jours de train et un million de miles de la sophistication, si l'on peut dire, de Calcutta*», écrit Mukherjee. Wyndham a découvert l'Inde en 2019 quand il a débarqué à Calcutta pour servir la police impériale, il est désabusé et cabossé mais décidé à se libérer d'une addiction dont il sent confusément qu'elle le tue à petit feu. D'où ce séjour dans cet ashram réputé pour guérir la moindre dépendance à coups de tisanes infâmes et de méditations obscures. Mais ce qu'il va trouver dans ce lieu d'un autre âge, décrit avec un humour dévastateur, va le ramener plus de quinze ans en arrière et lui faire revivre un épisode dont il n'est pas fier : il a non seulement coûté la vie à la femme qu'il aimait mais il l'a aussi poussé à envoyer un innocent à l'échafaud.

Inde coloniale qui commence à frémir, Abir Mukherjee raconte la violence de l'antisémitisme qui régnait au début du XXe siècle dans un Londres gangrené par la violence, où les plus faibles sont écrasés sans états d'âme.

«Je me rends compte de la difficulté de l'entreprise»

Le soleil rouge de l'Assam est le cinquième épisode d'une série policière qui couvrira l'histoire mouvementée de l'Inde, de 1919 à son indépendance en 1947, en compagnie du capitaine Wyndham et du sergent Banerjee, un Indien brillant éduqué à Cambridge (qui fait juste une apparition dans ce roman), deux héros qui vieilliront en temps réel. Initialement, Abir Mukherjee pensait couvrir cette période à raison d'un livre par an. «*Maintenant que j'en ai écrit cinq, je me rends compte de la difficulté de l'entreprise, je vais peut-être situer mes intrigues tous les deux ans*», a-t-il confié à son éditeur. Ce qui laisse le temps à celles et ceux qui, comme nous, seraient passés à côté des trois premiers de la série de rattraper leur retard en se ruant sur *l'Attaque du Calcutta-Darjeeling*, *les Princes de Sambalpur*, et *Avec la permission de Gandhi*, tous publiés en poche (Folio) et traduits par Fanchita Gonzalez Batlle.

Le Soleil rouge de l'Assam, Abir Mukherjee (traduit par Fanchita Gonzalez Batlle), Liana Levi, 416 pp, 21 euros

Famille du média : **PQR/PQD**
(Quotidiens régionaux)
Périodicité : **Quotidienne**
Audience : **461000**
Sujet du média :
Actualités-Infos Générales



Edition : **17 février 2023 P.7**

Journalistes : -

Nombre de mots : **236**

p. 1/1

POLARS ET THRILLERS

ABIR MUKHERJEE

Un crime à huis clos, une Bugatti en Assam

Dans ce quatrième roman traduit d'Abir Mukherjee, on retrouve le policier anglais Sam Wyndham parti en Inde après avoir connu l'enfer des tranchées. 1922 : il quitte Calcutta, décor habituel de ses enquêtes, pour *Le Soleil rouge de l'Assam*, un Etat du nord-est du pays. Il va soigner son addiction à l'opium dans un ashram dédié à Kali la destructrice, ce qui n'augure rien de bon. Pas plus que les oiseaux tombant du ciel tels des grêlons (phénomène réel dans la ville de Jatinga).

Wyndham et son adjoint bengali Satyendra sont confrontés à un meurtre dont la victime gît dans une pièce fermée de l'intérieur, un classique. Suspects : les colons d'un club anglais très "hors-sol" par rapport au monde qui l'entoure. La Bugatti Type 18 de 1913 d'un maharadjah fournira la clé de l'énigme.

Comme toujours chez Mukherjee, outre le plaisir du polar, la description de la société coloniale alors que monte le mouvement de désobéissance de Gandhi est acerbe. L'auteur la complète opportunément d'une postface évoquant le regard porté par les Britanniques, naguère si accueillants envers les populations issues de l'ancien empire colonial, sur les migrants d'aujourd'hui.

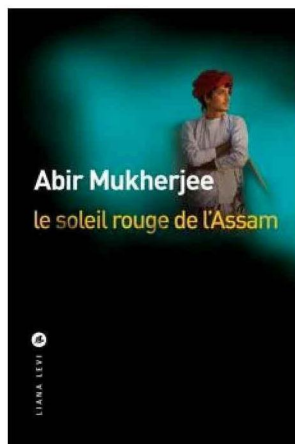
➤ *Le Soleil rouge de l'Assam*, Abir Mukherjee, traduit par Fanchita Gonzalo Batlle, Liana Levi, 410 pages, 21 €





ROMANS

Agonie de l'empire



Le quatrième roman d'Abir Mukherjee joue sur deux tableaux : la cure de désintoxication à l'opium du capitaine Windham dans un ashram de la province d'Assam, à trois jours de train de Calcutta, en février 1922 ; et ses débuts de jeune policier à Scotland Yard, en 1905, dans l'est de Londres. Le lien entre ces deux périodes de sa vie est un ignoble personnage, tortionnaire de ses épouses successives. Les romans de Mukherjee, issu d'une famille indienne émigrée en Ecosse, outre un humour très british, plongent le lecteur dans les soubresauts de l'histoire : la misère et l'antisémitisme dans un quartier populaire de Londres, les ravages de l'opium sur les colons blancs et la lente agonie de l'empire britannique en Inde. Cette dernière s'incarne dans le sergent Banerjee, inspiré par le combat du Mahatma Gandhi, qui prend de l'assurance face à son patron Windham. D'ici l'indépendance de l'Inde (en 1947), il reste quelques années pour d'autres épisodes de cette passionnante série.

J.T.

LIRE « Le soleil rouge de l'Assam », Abir Mukherjee, éd. Liana Levi, 416 p., 21 €.





Roman et jeunesse



Du Brahmapoutre à la glauque Tamise

♥♥♥ Inde, 1922. Policier opiomane, le capitaine Wyndham fait une cure de désintoxication dans un ashram de l'Assam. Là, le destin place sur sa route l'acteur principal d'une vieille affaire dont les fantômes le poursuivent.

Entre l'Inde coloniale et l'*East End* londonien, ce roman efficace nous balade entre deux temporalités et deux univers reliés par le mépris de classe, de race... et des meurtres dans des chambres fermées de l'intérieur. Un classique brillamment revisité! **ISABELLE MITY**

■ **Le Soleil rouge de l'Assam**, d'Abir Mukherjee (Liana Levi, 419 p., 21 euros).



Avant-critiques / Littérature étrangère

LES FANTÔMES DU PASSÉ

Abir Mukherjee poursuit sa passionnante saga policière et humaniste dans les dernières années du Raj britannique.

ROMAN POLICIER_
ROYAUME-UNI_2 FÉVRIER

Né dans une famille de Bengalis de Calcutta immigrés en Angleterre, élevé en Écosse, Abir Mukherjee est aussi indien et aussi *british* que son compatriote Rishi Sunak, Premier ministre de Sa Majesté. Après avoir travaillé dans la City, il s'est lancé en 2016 dans l'écriture avec une série de romans policiers situés dans l'Inde anglaise des années 1919 à 1947. Soit depuis la fin de la guerre de 14-18 – qui a laissé de graves séquelles sur l'un des deux héros, le narrateur, le capitaine Wyndham, officier de police à Calcutta – jusqu'à l'indépendance, au terme d'un lent délitement et d'une montée en puissance de la volonté de liberté incarnée par le Mahatma Gandhi et son premier disciple, Nehru, figures majeures du parti du Congrès national

indien. Mukherjee en est au quatrième volume de sa saga – combien en comprendra-t-elle en tout ? *Le soleil rouge de l'Assam* est un peu particulier par rapport aux précédents, ainsi que l'auteur l'explique dans un post-scriptum de 2019. Jusqu'au chapitre 28 (sur 34), l'intrigue est bifide. Au présent, nous sommes en février 1922, à Jatinga, un village perdu de l'Assam coincé dans les montagnes, bien loin de Calcutta. C'est là que, seul, Wyndham est venu suivre une cure de dix jours extrêmement pénible dans un monastère bouddhiste, afin de se sevrer de son addiction pathologique à l'opium. Pour lui, c'est un moyen d'oublier les horreurs de la guerre qu'il a vécue. Mais c'est aussi un grave facteur d'autodestruction. Parallèlement, on se transporte à Londres, en 1905, où Wyndham, alors

jeune et simple agent de police, a été mêlé à une enquête sur une série de crimes commis dans les rues les plus misérables de l'East End. La première victime, Bessie, était la domestique d'un certain Jeremiah Caine, un homme d'affaires sans scrupule. Wyndham avait entretenu une brève liaison avec elle. Est-ce son mari, un voyou poivrot, qui l'a tuée, ou bien son patron qui l'a fait assassiner, parce qu'elle avait découvert un secret le concernant ? C'est la conclusion à laquelle parvient la police. Mais Caine s'échappe...

Dix-sept ans après, à Jatinga, Wyndham, guéri de son addiction, retrouve, stupéfait, ce même Caine, devenu cette fois le riche et craint Ronald Carter, marié à la belle Emily, laquelle ne laisse pas notre héros insensible. Parviendra-t-il enfin, cette fois, à coincer Caine/Carter et à lui faire payer ses crimes ? Wyndham est pour cela aidé de son indispensable adjoint le sergent Satyendra, tiraillé entre son patriotisme – disciple de Gandhi, il s'habille en dhoti de coton blanc *made in India* lorsqu'il n'est pas en service – et sa loyauté à son supérieur, qu'il estime et admire mais sans obséquiosité aucune.

Grâce à l'art consommé d'Abir Mukherjee de bâtir une intrigue, les parallèles se sont rejointes. Mais au-delà du roman, l'auteur a voulu écrire sur la fraternité, sur l'espoir que dans son pays, le Royaume-Uni, comme partout ailleurs, le nationalisme et le populisme ambiants ne vont pas fracturer un peu plus nos sociétés, et que les immigrés ne seront plus les boucs émissaires de tous les maux. Que Ganesh l'exauce.
Jean-Claude Perrier



© FRANCESCO NOTARICOLA

ABIR MUKHERJEE

Le soleil rouge de l'Assam

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Fanchita Gonzalez-Batlle

LIANA LEVI

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 21 € ; 416 P.
EAN : 9791034907250
SORTIE : 2 FÉVRIER 2023





CULTURE Polars

Les guerres des roses

Remballez vos bouquets : les fleurs et les cueillette dont il est question dans le nouveau roman (stupéfiant) d'Hervé Albertazzi, alias DOA, n'ont pas grand-chose à voir avec le jardinage. De même que le parfum qui se dégage du dernier livre d'Abir Mukherjee fait plus penser à la mort qu'à une botte de coriandre fraîche... **PAR ALAIN LÉAUTHIER**

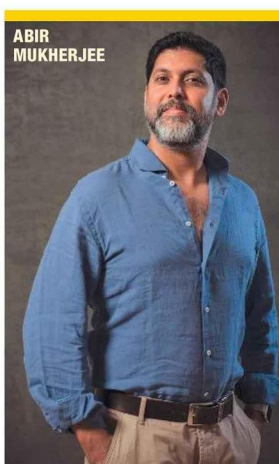
MAUVAIS KARMA



Le Soleil rouge de l'Assam, d'Abir Mukherjee, Liana Levi, 416 p., 21 €.

Est-ce affaire de karma ? Quand, en 1922, le capitaine Sam Wyndham prend la décision de soigner son addiction à l'opium dans un ashram de l'Assam, loin de Calcutta, où il officie comme policier, il n'imagine guère ce qui l'attend : une cure de désintox éprouvante, un cadavre au fond d'un ravin, mais aussi, soudainement, la rencontre avec un visage surgi du passé. Celui-ci éveille en lui le souvenir d'une affaire qu'il a traitée dix-sept ans auparavant à Whitechapel, un quartier de l'est de Londres parmi les plus mal famés de la métropole. Voilà pour le dispositif apparent mis en place par l'honorable Abir Mukherjee, citoyen britannique d'origine indienne et écossais de cœur.

Sévère mais pas militant
Les lecteurs séduits par *l'Attaque du Calcutta-Darjeeling* comme par ses deux romans suivants savent ce que cachent les volutes d'intrigues tortueuses auxquelles sont confrontés Wyndham et son adjoint indien, le sergent Satyendra Banerjee, dit « Sat » : un regard sévère mais non militant sur les relations complexes que les Anglais entretiennent avec leurs anciennes colonies comme avec les colonisés, accueillis en masse mais pas forcément acceptés. Mukherjee a l'anticolonialisme sourcilieux et persistant, mais aussi une dose raisonnable d'humour *so British*. En prime, il se confirme plutôt bon romancier.



En 1905, l'affaire ayant impliqué le tout jeune agent de police Wyndham le touchait de très près, puisqu'elle concernait l'assassinat d'une maîtresse sienne, abandonnée par faiblesse et crainte d'une mésalliance. On avait à l'époque trouvé un coupable idéal en la personne de Vogel, « l'étranger », le juif, éreinté par les journaux prompts à désigner l'immigration juive en provenance de l'Europe de l'Est comme responsable de tous les maux de la terre. Les deux enquêtes que Wyndham conduit à des années d'intervalle portent au fond sur la même préoccupation de l'auteur : le double mouvement, selon lui inégal et injuste, de la colonisation et de l'immigration. Pourquoi, interroge-t-il, l'une est-

elle rejetée ici, quand l'autre fut imposée là-bas, rendant les Indiens « étrangers dans leur propre pays » ? Le tout assorti d'un brin de relativisme culturel : « *Pourquoi cet homme ne serait-il pas mort d'un coup de tonnerre du dieu Indra ?* », souffle le témoin d'un meurtre. On n'ose donner la réponse... Plus convaincante, cette autre remarque : « *Et pourtant, dans la pratique, vos critères de justice sont aussi arbitraires que ceux de n'importe quel pays. Comment osez-vous dire aux Indiens ce qui est bien ou mal dans notre propre pays ?* » Heureusement pour son texte, Abir Mukherjee s'amuse à jouer avec les gammes des grands classiques : mystère d'un meurtre en chambre close ici, et, là, une mort avec tous les suspects réunis dans un manoir. Au bout du compte : un roman conforme, et tant mieux, à la double identité de son auteur, exubérante et secrètement blessée. ■



Rétiaire(s), de DOA, Série Noire/Gallimard, 432 p., 19 €.

Mantovani / Gallimard / Opale photo



"Le soleil rouge de l'Assam" d'Abir Mukherjee (Death in the East)



Le soleil rouge de l'Assam (Death in the East)

Auteur : Abir Mukherjee

Traduit de l'anglais par Fanchita Gonzales Batlle

Éditions : Liana Levi (2 Février 2023)

ISBN : 979-1034907250

416 pages

Quatrième de couverture

Venu se désintoxiquer de son addiction à l'opium dans un ashram au coeur de l'Assam, le capitaine Wyndham ne pensait pas prendre précisément des vacances. Cependant il ne pouvait imaginer qu'en ce mois de février 1922, à l'autre bout de la planète, un fantôme surgi d'un lointain passé londonien reviendrait le hanter. Mais que peut bien faire cet escroc dans ce coin paumé où on ne trouve pas un whisky convenable à des miles à la ronde ?

Mon avis

C'est le quatrième roman que je lis de cet auteur et j'aime beaucoup retrouver ses personnages récurrents et l'atmosphère indienne de l'époque (ici 1922). Le récit est une fois encore installé dans un contexte historique riche, soigneusement intégré à l'intrigue, notamment par le biais des relations entre le capitaine Wyndham (un anglais exilé -par punition- à Calcutta) et son adjoint indien Satyendra. De plus, Abir Mukherjee a une écriture encore plus aboutie (merci à sa fidèle traductrice), et la construction de ce nouveau livre est intéressante ainsi que les thématiques abordées. C'est vraiment une réussite et la lecture, addictive, a été un vrai plaisir ! Je signale que cette nouvelle aventure peut être lue indépendamment des autres, même si lire dans l'ordre permet de voir l'évolution des protagonistes.



Prenons le capitaine Wyndham, que je commence à connaître. Pour des raisons que je n'expliquerai pas ici, il est de plus en plus dépendant à l'opium. C'est devenu un besoin et un élément de sa survie. Pourtant, réalisant qu'il sombre, il a décidé de combattre cette drogue et il vient se réfugier pour quelque temps dans un ashram dans l'Assam pour suivre une cure de désintoxication, laissant son boulot de policier de côté pendant cette période. Il est donc sans collègue, un peu incognito. Il aperçoit, à la gare, un homme qui lui rappelle une affaire survenue en 1905 mais il se croit en proie à une hallucination. Des faits bizarres l'obligeront à sortir de sa réserve.

Nous allons alterner d'un chapitre à l'autre les événements de 1905 (à Londres dans le quartier de Whitechapel avec un Sam débutant et plein d'illusions, presque un peu trop sûr de lui) et ceux de 1922 (au début, c'est surtout la lutte du policier pour se sortir de sa dépendance). Son collègue, Sat, arrivera sur la fin (c'est un peu dommage car les conversations entre les deux hommes apportent un plus).

J'aime beaucoup les périodes évoquées : 1905 avec la place des immigrants juifs dans l'East End, un coin pauvre où ils sont rarement bien accueillis tant la misère est présente, et 1922 avec les indiens qui essaient de se débarrasser de la domination anglaise (le RAJ britannique), les références à Gandhi... On découvre l'histoire et on comprend les réactions des habitants.

Les deux enquêteurs ont mûri, leur collaboration et leur lien ont évolué. On sent qu'ils osent plus se parler, surtout Sat (quelle belle phrase de conclusion à la dernière page !). Les différentes personnes qui interviennent dans le récit sont bien décrites et les questionnements pendant les investigations ne sont pas neutres. Il y a une réelle réflexion sur ce qui a bien pu se passer tout en tenant compte du contexte et des individus rencontrés. Les deux hommes observent, déduisent, interrogent à bon escient et on sent que l'indien prend de l'assurance (comme son peuple pour se débarrasser du joug anglais). Il n'hésite pas à s'assumer et on a envie de le soutenir.

J'aime beaucoup le style et le phrasé, les choses s'installent, il n'y a pas pléthore d'actions mais pas un seul temps mort. Une quatrième aventure parfaitement maîtrisée et très agréable à lire ! Je suis fan d'Abir Mukherjee !